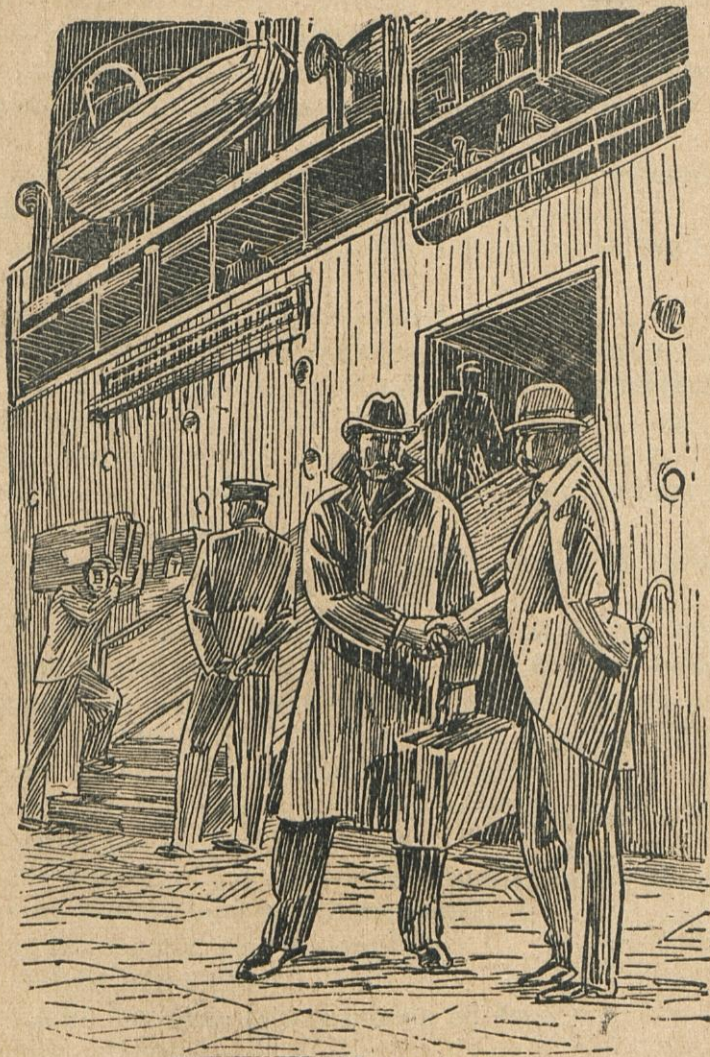




On lui envoya Gribelin avec mission de l'embarquer sur un vapeur allemand..... (p. 4094).

C. I.

LIVRAISON 529.

minutes plus tard, le cœur battant, le visage pâle, elle pénétrait dans la cellule d'Alfred.

Lorsqu'elle le vit allongé dans son lit, elle se précipita, s'agenouilla et baisa passionnément ses mains brûlantes.

Puis elle se redressa, caressa ses cheveux grisonnants et ses joues creuses et se mit à pleurer...

— Mon pauvre amour, mon chéri, souffres-tu beaucoup ?

— Ne t'inquiète pas, répondit-il en souriant, tout ira pour le mieux. Je suis seulement un peu fatigué...

— Ne crois-tu pas que l'on pourrait me permettre de rester près de toi ?... Ainsi, je ne m'inquiéterai pas ; je te soignerai nuit et jour... Mais on ne le voudra pas ; on me séparera encore de toi... Tout cela est vraiment trop cruel, mon amour...

Elle posa la tête sur l'épaule de son mari et sa main caressa son front et ses yeux fermés.

— Comme elles sont douces, tes chères mains, ma chérie ! murmura Dreyfus d'un air ravi. Comme elles sont douces ! Je les ai désirées tant de fois !... Rien ne pourra me guérir mieux que tes chères mains... Qu'il serait doux de t'avoir toujours près de moi !...

Un silence profond se fit dans la chambre, un silence oppressant et lourd.

Lucie regardait l'homme aimé qu'elle tenait dans ses bras et elle le caressait doucement.

Dans un souffle, elle murmura :

— Alfred, mon chéri...

Il ouvrit les yeux et la regarda en face :

— Mon amour...

Lucie reprit courage et, serrant plus fort son mari contre elle, elle murmura :

— Nous pourrions rester ensemble pour toujours...

— Oui, s'il existait une justice en France...

— Mais sans cela... nous pourrions vivre ensemble...

Le visage du condamné s'assombrit, il fronça les sourcils et détourna la tête.

— Ne parle pas de cela, Lucie... Je devine de quoi tu veux parler et j'aime mieux te prévenir tout de suite. Je ne veux rien savoir de cela... Ne perdons pas les quelques heures de joie que nous pouvons avoir ainsi à nous faire mal...

— Il faut cependant que tu m'écoutes, Alfred, continua-t-elle, mue par le courage du désespoir. Comprends donc qu'il est impossible de continuer à vivre ainsi... Pense un peu aux enfants, à moi... Que deviendrons-nous sans toi, je te le demande ?...

— Mais puisque je suis innocent, Lucie... Puis-je avouer que je suis coupable en demandant grâce ?...

— Personne ne sait mieux que moi que tu es innocent, Alfred ; cependant, je te prie, je te supplie de le faire...

Elle continuait à le caresser et à le regarder avec des yeux pleins d'amour. De sa voix tendre et douce elle continuait de parler ; elle insistait, s'efforçant de lui démontrer clairement la situation :

— Tu penses bien, Alfred, que je serais heureuse de voir reconnaître ton innocence par le monde entier. Mais ce jour n'est pas encore venu, Alfred. Il faut avoir de la patience, puisque nos ennemis sont encore plus forts que nous... Mais leurs forces diminuent de jour en jour, tandis que les nôtres augmentent, malgré que tu sois de nouveau condamné... Mais en ce qui te concerne, te sens-tu la force de supporter encore cinq années de martyre ?... Veux-tu recommencer à monter le calvaire que tu as déjà monté ?... Regarde-toi dans un miroir, Alfred, et dis-moi si tu as l'air d'un homme qui peut supporter, le cœur léger, cinq ans de forteresse ?... Cela est impossible... Il faut que tu sois persuadé de cela...

— Il faudra bien que je m'y résigne, Lucie, riposta le capitaine, les dents serrées... Je considérerai comme une lâcheté de demander ma grâce...

La jeune femme hocha la tête :

— Je ne veux pas dire qu'il faut te résigner à abandonner la lutte, Alfred... Nous lutterons, au contraire, de toutes nos forces, pour obtenir la justice qui t'est due... Nous surmonterons tous les obstacles, nous vaincrons tous nos adversaires, mais tu dois guérir d'abord, tu ne peux rester ici, enfermé dans une cellule où tu souffres le martyre et où ta santé se mine et se délabre... Comment pourrais-tu combattre si tu es malade ? Pense donc que ta vie est la chose qui est pour moi la plus précieuse, pourquoi veux-tu la sacrifier ?... Tu paierais la victoire trop cher, Alfred, si tu devais en mourir... Je t'en prie, je t'en supplie, mon bien-aimé, si tu m'aimes, cède... Signe ce recours en grâce, qui ne signifie rien pour toi, ni pour tes amis ; c'est un simple moyen de te libérer et de guérir... Il est nécessaire que tu sois libre pour continuer à combattre pour la vérité... Tu sais bien que c'est la pensée de tous tes amis...

— Je ne peux pas, Lucie ; ne me demande pas l'impossible ; je te jure que je ne puis pas demander cette grâce.

— Je comprends très bien que ta fierté soit révoltée à cette idée, Alfred ; mais ta santé l'exige...

— J'ai tant souffert déjà, Lucie, que je crois que je pourrais supporter encore cela... Je suis devenu très dur à la douleur... J'y résisterai encore...

La jeune femme secoua la tête.

— Tu surestimes tes forces, mon amour, tu ne vois pas combien tu as l'air faible... Lorsque tu seras près de moi, chez nous, en liberté ; lorsque je pourrais t'entourer de soins, je serais certaine de te guérir. Mais te laisser seul, ici, dans cette prison, face à face avec ces pen-

sées qui te torturent, je ne le puis pas, car je suis convaincue qu'alors tu dépériras lentement...

Des sanglots empêchèrent la jeune femme de continuer.

Alfred Dreyfus fit un geste plein de pitié.

— A quoi me servirait la liberté sans l'honneur, Lucie ?

— Mais à quoi nous servirait ton honneur, si tu étais mort, Alfred, je te le demande ?...

La voix de la jeune femme était si déchirante, son regard était si suppliant que le capitaine s'effraya :

— Mais voyons, Lucie, dis-moi la vérité... Te sens-tu capable d'aimer un homme sans honneur ?... Pourrais-tu vraiment m'aimer ?...

Elle hocha la tête et sanglota.

— Comment peux-tu poser une semblable question, Alfred ? Ne comprends-tu pas que ta vie vaut plus pour moi que ton honneur ? Je sais que tu es innocent... Je sais que tu n'es pas coupable du crime dont l'on t'accuse... Et même si le monde entier te condamnait, je resterais toujours près de toi et je croirais toujours en toi... Ta vie est l'unique chose du monde qui importe pour moi... Tu es innocent pour moi, comme tu l'as toujours été...

Elle serrait ses mains dans les siennes et elle essayait de capter son regard.

— Puis, d'un ton passionné, elle reprit :

— Alfred, je t'en conjure, écoute-moi... Signe cette demande pour moi... pour les enfants. Reviens près de nous... Nous serons heureux comme auparavant. Nous tâcherons de te rendre heureux et tu oublieras tout ce que tu as souffert. Nous lutterons pour ton honneur. Ici, dans cette prison, la mort te guette ; ailleurs, la vie t'attend, la vie avec nous... Reviens près de nous. Alfred, je t'en supplie, reviens....

Dreyfus avait fermé les yeux et il respirait péniblement.

Son visage était mortellement pâle et reflétait la lutte qui avait lieu en son cœur...

Il ne répondait rien aux prières passionnées de sa femme.

Celle-ci attendit un instant, mais voyant que le malheureux restait immobile et muet, elle reprit :

--- Alfred, mon chéri, pour l'amour de nous, signe ce papier.. Tu reviendras près de nous ; tes enfants t'attendent ; ils te recevront à bras ouverts... Ils ont besoin de toi, ces petits, comme j'ai besoin de toi, moi...

Un instant encore, le capitaine resta immobile, puis comme s'il venait de prendre une décision, d'une voix altérée par l'émotion, il prononça :

--- Donne-moi ce papier, je vais le signer...

Ses mains tremblaient lorsqu'il saisit la plume...

Ses yeux se perdaient dans le vide...

--- Alfred !

Un véritable cri de joie s'échappa des lèvres de la jeune femme.

Elle voulut le serrer contre elle, l'embrasser pour le remercier...

Mais il l'écarta doucement et, d'une voix étrangement lointaine, il répéta :

--- Donne-moi ce papier, je vais le signer...

La jeune femme tira la supplique de son sac et la déposa sur la table. Sa main tremblait ; elle comprenait que c'était toute leur vie qui se décidait en ce moment...

Alfred Dreyfus poussa un profond soupir ; puis il prit le document, le déplia et sans même daigner le lire, d'une main ferme, il signa son recours en grâce...

Puis il se renversa entre ses oreillers et murmura :

--- Maintenant, laisse-moi, Lucie... Je suis à bout...
laisse-moi..

CHAPITRE DXIX

LES PERPLEXITES D'UN MINISTRE.

Le ministre des Colonies arpentait son bureau avec nervosité.

Son secrétaire, assis devant sa table et qui dépouillait méthodiquement un courrier fort important le considérait d'un air perplexe.

Enfin, après avoir poussé un soupir, l'Excellence vint s'asseoir en face de lui et demanda :

--- Alors ces documents ?

--- Les voici, Monsieur le Ministre, ils ont été apportés par un officier du vapeur « Brésil », en provenance de Dakar.

Le Ministre laissa retomber la tête dans ses mains.

Puis, de nouveau, se secouant, il releva la tête et murmura :

--- Parcourez-les, résumez-en les points essentiels. Faites vite. Je n'ai pas le courage de lire tout cela moi-même.

Et, tandis que le secrétaire s'attachait au travail indiqué, le Ministre, ayant déplacé son fauteuil avec brusquerie, se releva et se remit à marcher à travers la pièce d'un pas nerveux.

Enfin, voyant que le secrétaire relevait la tête et le regardait d'un air interrogatif, il demanda :

--- Eh bien ?

--- C'est fait, monsieur le Ministre ; voulez-vous me prêter quelques minutes d'attention.

--- Je vous écoute, allez !...

Le secrétaire, s'aidant de notes qu'il avait prise en marge du rapport qu'il tenait commença :

--- Ces documents indiquent l'itinéraire suivi par la mission Voulet-Chanoine. Le 20 février, elle était à la limite des possessions anglaises et françaises.

« Ils marchaient à petites étapes commettant des actes de banditisme et les atrocités qui furent révélées par le lieutenant Peteau.

« Le 10 Juillet, le colonel Klobb, ayant appris que la mission Voulet était à peu de distance, envoya un courrier à Voulet. Ce courrier accompagné de trois hommes fut reçu le 12 au soir par le sous-officier de spahis Bouteillier à qui il remit le pli dont il était porteur.

« Le 13 juillet, le capitaine Voulet remit au porteur un pli pour le colonel Klobb, en lui disant :

« Dis au colonel qu'il n'y a pas d'autre chef que moi, ici et que, de plus, je ne puis rester, à l'attendre, car il n'y a pas d'eau, je vais aller en chercher ailleurs ».

« Surpris de cette réponse, le colonel renvoya un nouveau courrier au capitaine Voulet et il se mit en route pour le village quitté par le capitaine.

« Le courrier arriva au camp du capitaine Voulet le soir même.

Celui-ci rassembla aussitôt ses gardes indigènes et leur dit que le colonel Klobb venait pour les dépouiller de tout ce qu'il leur avait donné, lui, y compris les captifs et il leur demanda s'ils voulaient obéir au colonel ou s'ils préféraient l'accueillir à coups de fusil.

« Ils répondirent qu'ils étaient aux ordres du capi-

taine et celui-ci alors envoya un défi au colonel Klobb.

« Le matin du 14, le colonel s'étant mis en route fut rejoint par un cavalier indigène qui lui portait une lettre du capitaine Voulet. Le colonel la montra au lieutenant Meynier en disant :

« --- Voulet me prévient que si nous continuons à le poursuivre, il nous attaquera... »

« Et le colonel donna aussitôt l'ordre de ne pas riposter si cela arrivait.

« Vers huit heures, les deux troupes étant proches, le colonel fit déployer le drapeau.

« Les deux officiers crièrent : « France ! »

« Le capitaine Voulet, alors cria :

« --- Colonel Klobb, je vous ai parfaitement reconnu ; je sais le but de votre poursuite... Maintenant, je vous somme de vous arrêter ; sinon, dans cinq minutes, j'ouvre le feu...

« --- Capitaine Voulet, Capitaine Chanoine, appela alors le colonel Klobb, je vous prie de réfléchir à ce que vous avez l'intention de faire. Je dois avancer, tels sont mes ordres ; mais, même si vous tirez sur nous, nous ne tirerons pas, en aucun cas...

« Et se tournant vers ses hommes, il répéta :

« --- Vous avez bien compris, mes enfants, je vous défends formellement de tirer sur nos camarades, quoi qu'il arrive...

« Le capitaine Voulet ne répondit rien et fit former sa troupe en ligne de combat. Puis il ordonna :

« --- Feu à volonté !... »

« Dès la première décharge, le colonel Klobb et le lieutenant Meynier, qui se tenaient sur le front de leur troupe, tombèrent. Ce dernier expira aussitôt ; un sergent demanda au colonel, qui respirait encore, l'autorisation de riposter, mais celui-ci, répondit énergiquement : « Non ! non ! »

« Le capitaine Voulet tira de nouveau et le colonel fut, cette fois, tué net.

--- C'est effrayant ! murmura le Ministre, effrayant... Il n'y a pas d'excuse à un tel acte...

--- La folie, dit le secrétaire... Le soleil des tropiques...

--- Oui, le soleil des tropiques qui a rendu ces hommes inconscients...

--- La folie des grandeurs... Voulet était un homme résolu et énergique, jouant facilement au potentat... En recevant l'ordre de ne pas aller plus loin, en comprenant qu'il allait être dépossédé, qu'il perdrait le bénéfice de sa mission, que loin d'être porté en triomphe comme l'a été Marchand, il serait voué aux gémonies pour sa cruauté et, peut-être condamné par un tribunal militaire, il a subi une secousse trop violente et le désespoir l'a égaré...

--- Vous plaidez bien, mon jeune ami... Ce que vous dites est sans doute la vérité ; mais croyez-vous que ce soit des choses que nous puissions dire à la famille des victimes... J'ai vu, avant-hier, la veuve de Klobb... Croyez-vous que ce soit un spectacle possible à supporter que celui d'une femme qui vient vous réclamer son mari ?... Et j'aime encore mieux affronter cette femme quoique cela me soit infiniment pénible, que le vieux père de Meynier qui est sorti tout à l'heure de mon cabinet... Il ne pleure pas, lui... Mais voir cet homme, ce vieillard de soixante-dix-sept ans, si fier de ses fils, courbé, les yeux secs, mais rouges, dire d'une voix calme :

« --- Monsieur le Ministre, voici les deux dernières lettres de mon fils qui sont venues par « le Brésil »...

« Cette petite phrase, si banale en soi, m'a fait un mal affreux par le ton sur lequel elle était prononcée...

« Tenez, lisez ces lettres dont on pourrait dire que les viennent d'outre-tombe.

Et il tendit deux lettres au secrétaire en disant :

— Prenez-en connaissance, puis vous les verserez au dossier.

Le secrétaire parcourut les lettres des yeux :

« Mes chers parents,

« Je ne sais si cette nouvelle prolongation de mon séjour sera longue ; il se pourrait qu'il en soit ainsi. Je suis navré de vous avoir une fois de plus causé cette déception d'un faux retour ; mais mon avenir tout entier est engagé en l'occurrence et je n'ai pas cru devoir refuser au Colonel Klobb.

« Il se peut, en tous les cas, que je rentre en France dans quelques mois ; mais il se peut aussi que je reste plus longtemps en Afrique.

« Ne vous chagrinez pas à mon sujet, ma santé est très bonne et le moral est excellent...

« J'ai bien du regret de ne pas vous revoir ; mais je ne suis pas encore mûr pour vraiment désirer rentrer au bercail.

« Au revoir, mes chers parents, je vous tiendrai autant que possible au courant de mes pérégrinations.

« Ce soir, je pars pour Say et je vous embrasse mille fois.

« Mevnier. »

16 Juin.

« Nous sommes en pleine brousse et aussi en plein hivernage.

« Demain, nous nous arrêterons au dernier poste et nous nous élancerons ensuite en plein dans l'inconnu, à la poursuite de la mission Voulet et Chanoine.

« Il y a très fréquemment des tornades. Tout est admirablement vert et il y a là des régions autrement riches que dans le Nord...

« N'empêche que je regrette le sable et la maigre végétation de Tombouctou, tant j'y étais habitué. Je tiens un journal assez détaillé de mon voyage, qui vous donnera plus tard tout ce qui peut être intéressant dans le pays que je traverse.

« Je vous quitte à regret en vous souhaitant mille et une bonnes choses et en vous embrassant affectueusement.

« Votre fils. »

Le secrétaire fit un geste accablé, replia les deux feuillets et les plaça dans le dossier qu'il tenait devant lui.

--- J'ai reçu une lettre, dit-il ensuite, de M. Vigné d'Octon. C'est une copie de celle qu'il a adressée au Président du Conseil. Dois-je vous la lire ?

--- Lisez ! dit le ministre des Colonies en faisant un geste las. Vigné d'Octon est cet écrivain, actuellement député, qui, dans un livre a dénoncé l'erreur des conquêtes coloniales ; je devine ce qu'il nous veut...

Le secrétaire lut :

« Copie de la lettre adressée par M. Vigné d'Octon, député, à Monsieur Waldeck-Rousseau, président du Conseil ;

« Monsieur le Président du Conseil,

« J'ai l'honneur de vous informer que dès la rentrée des Chambres, je vous interpellerais sur l'assassinat du lieutenant-colonel Klobb et du lieutenant Meynier et sur les atrocités imputées à la mission Voulet-Chanoine au Soudan.

« Ces atrocités, je dois le dire, ne m'ont pas étonné...

« Comment se fait-il donc, Monsieur le Président du Conseil, que le Gouvernement n'ait pas encore mis fin à cette politique de conquêtes coloniales à outrance,

cause première et permanente de ces actes abominables que la France entière réprouve et qui, s'ils duraient ou se continuaient porteraient à croire que les véritables sauvages ne sont pas au Soudan.

« Voilà ce que j'aurais l'honneur de vous demander au cours de mon interpellation, monsieur le Ministre...

« Veuillez agréer, Monsieur le Président du Conseil... etc...

--- C'est tout ? demanda le ministre d'un ton ex-cédé...

--- Pas tout à fait, monsieur le Ministre. Il y a aussi le rapport du lieutenant D... sur la dénonciation des autorités anglaises de Louango, contre le lieutenant Mercier, fils de l'ancien ministre de la Guerre...

--- Ah ! oui, encore celui-là ; ils se sont donc donné le mot, ces ministres pour envoyer leurs fils aux colonies !... Mon prédécesseur avait refusé la nomination de capitaine au fils Chanoine, le père l'a nommé lui-même... Evidemment, ils n'ignoraient pas qu'ils avaient à faire à des têtes brûlées... Lisez-moi ce rapport.

— Il y a peu de chose : les faits rapportés sont exacts. Le porteur du général Mercier, pour échapper aux brutalités de l'officier s'était réfugié, paraît-il, chez les Anglais. Ceux-ci le firent reconduire, mais ils remirent une note à l'un des convoyeurs. Dans cette note, ils demandaient au jeune Mercier d'user, vis-à-vis des indigènes de plus d'humanité...

--- Très bien ! et pour déférer au désir exprimé dans cette note, Mercier a pris son pistolet et a tiré sur l'indigène...

--- Ce n'est pas tout à fait comme cela. Mercier reçut son porteur et le fit entrer dans sa case en disant à l'envoyé des anglais d'attendre un moment, qu'il allait

revenir. Il en termina donc avec l'indigène et revint prendre la lettre des anglais...

— ...en termina, releva le ministre est un euphémisme exquis.

— « Trop tard ! » dit-il à l'envoyé, après avoir pris connaissance de la missive ; j'ai châtié cette brute de sa trahison...

« L'excuse invoquée par le lieutenant Mercier est que celui-ci l'avait trahi au bénéfice des anglais...

— Ah ! s'exclama le ministre, laissons cette affaire. Rappelez le lieutenant Mercier en France ; c'est tout ce que je puis faire pour l'instant... Quelle histoire ! mon Dieu ! quelle histoire ! Ah ! mon jeune ami, l'interpellation de M. Vigné d'Octon peut me faire tomber ; je ne le regretterai pas !

— Mais, monsieur le Ministre, il est bien difficile de coloniser sans tirer un coup de fusil, comme le voudraient ces socialistes. Le parallèle qu'ils font entre Marchand et Voulet en est la preuve. Il est bien certain que, sur le terrain colonial, nous rencontrons et rencontrerons les mêmes compétitions que dans la métropole... Nous ne sommes pas seuls à nous battre aux colonies et les boers sont là pour nous apprendre que les troupes anglaises ne se gênent pas pour coloniser à coup de fusil...

— D'accord, d'accord, mon ami... mais mettez-vous un instant à ma place ; c'est contre moi que va se déchaîner la meute... que dis-je ? les meutes, car je serais aussi honni par les nationalistes que par les socialistes ! Tous vont me tomber dessus... Déjà, les amis de Chanoine et de Mercier nous reprochent d'avoir abandonné Fachoda ; on fait un héros de Marchand qui a désobéi aux ordres du ministère et l'on nous blâme de l'avoir rappelé... Ceux-ci, sans doute, trouvent très naturelle la conduite de ces reîtres qui tuent les indigènes. Pour eux

c'est conquérir des territoires pour la France et je serais blâmé d'avoir voulu rappeler Voulet et Chanoine, et d'avoir envoyé à la mort Klobb et Meynier... Ah ! tenez, n'en parlons plus ! Passons aux affaires courantes !...

— Comme vous voudrez, Monsieur le Ministre, répondit le secrétaire en s'inclinant.

CHAPITRE DXX

LE JUIF ERRANT..

Smolten, avant de quitter Berlin, avait fait tout le nécessaire afin que la presse fut informée de la disparition d'Amy Nabot.

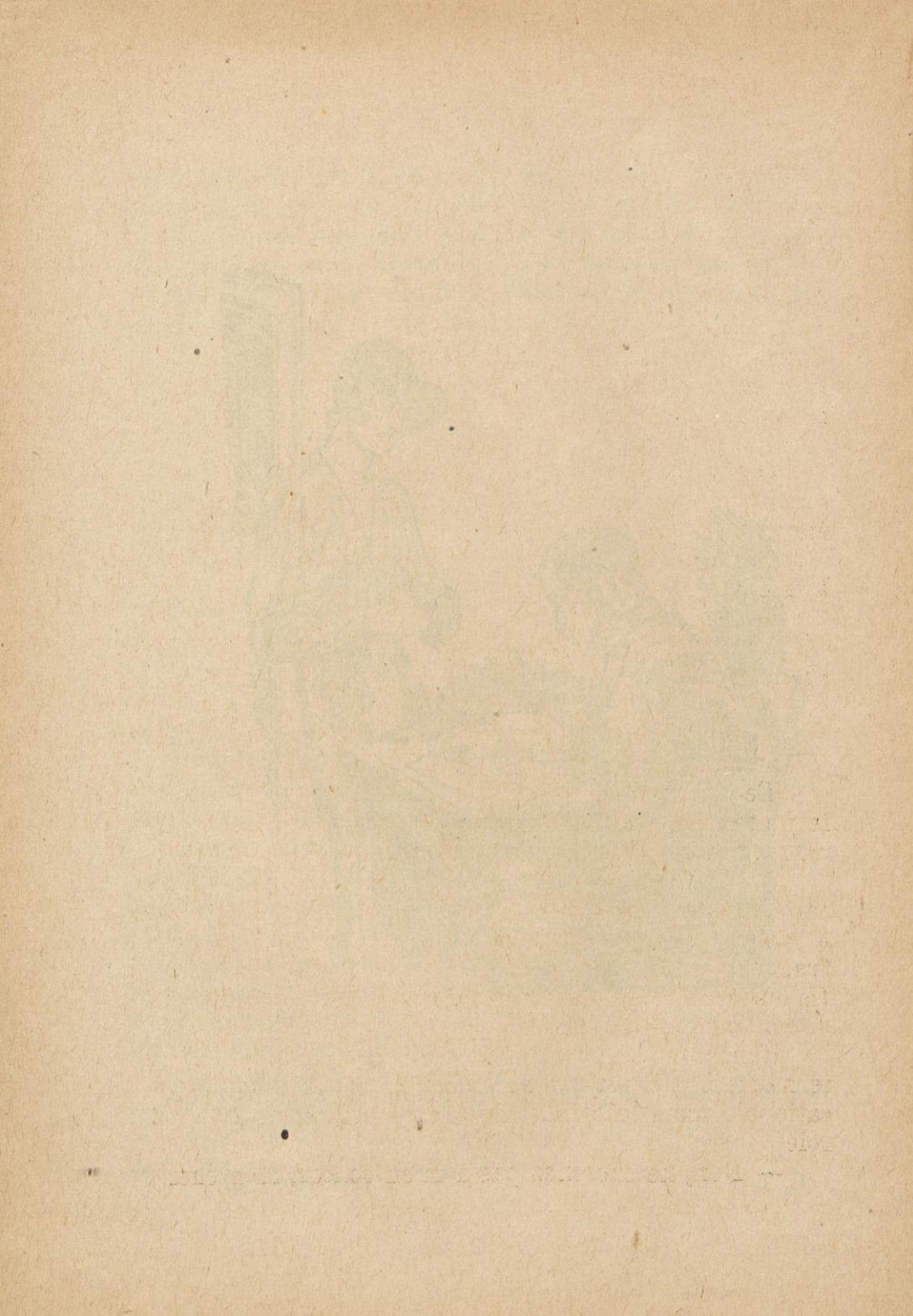
Des articles venimeux, des commentaires empoisonnés devaient faire connaître au monde entier comment le Service secret se débarrassait des agents qui avaient cessé de lui plaire...

Deux quotidiens de Bruxelles, un autre d'Anvers, et quelques autres organes belges de moindre importance, devaient mener l'attaque en même temps que les grands quotidiens allemands.

Le jeune attaché s'était en allé fort tranquille, persuadé que tout irait pour le mieux ; mais il n'en était pas de même de Baharoff qui, depuis deux jours, ne vivait plus, tant il était angoissé...



Son étonnement fut grand de voir son mari assis, écrivant.....
(p. 4136).



Aucune nouvelle ne lui était encore parvenue sur le sort d'Amy Nabot et des deux étrangers de la forêt de Postdam.

Et les journaux avaient publié les articles sur la disparition de la jeune femme !...

Le vieux banquier se demandait comment il allait se tirer d'un pareil guêpier... De sa vie, il ne s'était trouvé dans une situation aussi embarrassante... Il pensait qu'on allait lui demander des explications et se demandait s'il ne vaudrait pas mieux prendre la fuite ?

Que pourrait-il répondre au colonel Natter, maintenant qu'il lui avait assuré que l'espionne française était morte ?...

Il en était là de ses réflexions quand un coup frappé à la porte le fit tressaillir.

--- Entrez ! dit-il.

--- Son Excellence le colonel Natter ! annonça l'huissier.

--- Faites entrer ! répondit Baharoff.

--- Trop tard ! pensa-t-il, comme entraît le colonel. Maintenant, il faut jouer d'audace.

Le colonel pénétra dans la pièce. Il prit place dans le fauteuil que le banquier lui avançait et le considéra un long moment avec un sourire ironique.

— Vous avez lu les journaux ? lui demanda-t-il ensuite. Comment pouvez-vous m'expliquer cela, cher Monsieur Baharoff... A ce qu'il me semble, ces deux français et Amy Nabot vous ont joué un mauvais tour... Ils ont réussi à se sauver après vous avoir assassiné l'un de vos meilleurs hommes...

Baharoff est écrasé par le ton narquois de son interlocuteur ; il essaie vainement de trouver des explications ; mais le colonel lui coupe brutalement la parole :

--- Non, ne cherchez pas à m'en conter, mon cher :

vous devez facilement comprendre qu'il s'agit là de quelque chose de très grave et que nous sommes obligés d'en répondre devant l'opinion publique...

L'entretien se poursuit longuement. Le colonel Natter donne des ordres. Il faut empêcher à ces trois espions, hommes et femme, de passer la frontière :

--- Je prendrai moi-même des mesures, dit-il, en terminant, quant à vous, faites pousser les recherches pour l'assassinat de Fuchs...

Il part sur ses mots, laissant Baharoff écrasé, étourdi...

La journée se traîne lentement, sans autre nouvelle et, le soir, enfermé dans sa chambre, Baharoff reste assis devant une table sur laquelle il a fait déposer une carafe de whisky et un verre.

Il cherche dans l'alcool un réconfort et l'oubli de ses déboires.

Mais il n'y trouve que des remords et la peur, une peur atroce du lendemain... Un épouvantable pressentiment le poursuit...

Il ferme les yeux et comme sur un écran cinématographique, il se voit agir...

Il est là, triomphant, le puissant banquier Baharoff, qui commande à des milliers d'hommes, qui connaît tous les succès...

Puis cette image s'efface... Comme un fantôme, une silhouette minable, pitoyable paraît devant ses yeux...

--- Ah !... s'exclama-t-il, rouvrant les yeux... Le passé... La mort serait donc proche...

Il se redresse, s'arrache violemment de son fauteuil, se verse du whisky et l'avale goulûment, puis il va s'accouder à la fenêtre...

Et, dans la brume nocturne, s'épandant sur le parc, la ronde infernale des jours passés se renoue...

— Arrière ! voudrait-il crier aux souvenirs qui s'enchevêtrent. Arrière !...

Mais les cris s'étranglent dans sa gorge ; il lui semble qu'il va perdre connaissance...

« Le passé, ce passé qu'il veut oublier, sinon pour se souvenir de sa force, ce passé ignoble, misérable, revint devant lui.....



Qui était donc ce puissant magnat qui, depuis plus d'un demi-siècle, dominait le marché financier, jouait sur la paix et sur la guerre et était plus riche qu'un roi... ?

Il était né, de père inconnu, dans un hameau de la Pologne Orientale, et, très longtemps, il avait vécu dans la misère la plus noire...

Comme, arrivé à l'âge d'homme, et pourvu d'une femme et d'un enfant, car la misère ne calcule pas quand il s'agit de s'allier à la misère, il alla frapper à la porte d'un rabbin pour lui demander de l'ouvrage.

— Sais-tu lire l'hébreu ?... demanda le rabbin.

— Comment aurai-je appris ; je n'ai jamais été à l'école, répondit le misérable.

— Dans ce cas, mon ami, répondit le rabbin, vous ne sauriez m'être d'aucune utilité et je ne puis rien faire pour vous...

— Mais je suis marié et j'ai une femme et un enfant qui souffrent de la faim, répondit l'homme.

— Dieu prendra soin d'elle ! répondit froidement le prêtre en mettant le mendiant à la porte.

Le pauvre diable était sur le point de rentrer chez lui ; mais, arrivé à un carrefour, au milieu de la campa-

gne pelée et rôtie par un soleil inexorable, il se laissa tomber, découragé, sur un talus, et se mit à pleurer...

Longtemps, il donna libre cours à ses larmes, puis il leva vers le ciel ses yeux pleins d'amertume et s'écria :

— Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ?..... Que vont devenir ma pauvre Rachel et ma petite fille ?

Mais, au même instant, il lui sembla entendre résonner à ses oreilles les dernières paroles que lui avaient dites le rabbin :

— Dieu prendra soin d'elles !...

N'était-ce point là une sorte de prophétie ?

Soudain, transfiguré comme un élu qui vient d'entendre la voix du Seigneur, le pauvre juif se leva et s'exclama :

— Seigneur !... Tu es celui qui sait mieux que nous tous... Tu prendras soin d'elles... Guide-moi, maintenant, sur la route que je dois suivre.....

Là-dessus, il ferma les yeux et se mit en marche comme un aveugle, tenant son bâton étendu devant lui, pour éviter les obstacles.....

Du carrefour, où il se trouvait partaient plusieurs chemins dont l'un menait au village où il habitait.

Mais ce ne fut pas dans ce chemin que le Seigneur le guida.

Quand il ouvrit enfin les yeux, après avoir marché à l'aveuglette durant quelques minutes, il constata qu'il s'était engagé sur la route menant à la ville.

— Seigneur ! que ta volonté soit faite !...

Et il se remit en marche.

Comme un halluciné, il marcha tout le restant du jour, puis toute la nuit et encore une bonne partie de la journée suivante.

Enfin, comme le crépuscule commençait à brunir le ciel, Baharoff parvint sur la grand'place du chef-lieu.

Il n'était pas fatigué, il n'avait pas faim, bien qu'il eut marché trente heures sans arrêt et sans prendre la moindre nourriture.

Comme plongé dans un rêve, il resta assez longtemps debout, immobile, au milieu de la grand'place, regardant les gens qui se promenaient et semblaient heureux de la douceur de ce beau soir d'été.

Un gentilhomme campagnard, qui paraissait ivre et traversait la place en frappant de sa cravache sur la tige de sa botte s'arrêta soudain devant Baharoff et le dévisagea en éclatant de rire.

Puis il tira de sa poche un billet de cinq roubles et le lui jeta à la figure en disant :

— Tiens, juif, va vite te saouler... Je ne veux pas te voir plus longtemps avec cette gueule de pendu !

— Que la paix soit avec vous, Barine ! répondit humblement Baharoff en se courbant en deux.

Cinq roubles ! il possédait cinq roubles !

En vérité, il avait eu une bonne inspiration en se laissant guider par le Seigneur.....



Dans les petites villes de Russie et de Pologne, quand on ne sait pas quoi faire, on se rend à la gare.

En Occident, où tout manque de poésie, les gares ne sont faites que pour prendre le train.

Mais là-bas, c'est autre chose.

Il passe bien des trains dans les gares russes, mais on y trouve bien d'autres choses.

Il y a une grande et belle salle, fraîche en été, bien chaude en hiver où l'on peut se promener, rencontrer ses amis, voire ses petites amies, ou encore faire de nouvelles connaissances.

Dans cette salle, il y a toutes espèces d'attractions...

Mais ce qu'on trouve de mieux dans les gares russes ce sont les buffets où l'on peut consommer à toute heure du jour et la nuit. Il y en a généralement deux : l'un très beau pour les gens riches et une autre passable.

En possession des cinq roubles que lui avait donné le gentilhomme campagnard, Baharoff se rendit à la gare. En ce temps-là, elle était beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, car la ville était la première station russe sur la ligne de Vienne à Kiew.

Le juif pénétra au buffet et demanda du thé et des cigarettes.

Dès qu'il fut assis, un autre juif vint prendre place en face de lui. Mais ce juif-là était d'une autre espèce que le misérable.

Sa barbe était rasée de frais, ses cheveux étaient coupés courts. Il portait un veston clair, un faux col et une cravate.

Il arrivait évidemment de l'étranger, car il ne savait pas un mot de russe et il ne parvenait pas à se faire comprendre du garçon.

Baharoff lui adressa la parole dans ce dialecte yiddish qui est commun à tous les israélites d'Europe et s'étant enquis des désirs de son corréligionnaire, il en informa le garçon.

Enchanté, l'autre l'invita à partager son repas ce que Baharoff accepta de bon cœur, sans oublier de remercier mentalement Jehovah pour toutes les faveurs dont il le comblait.

— C'est la première fois de ma vie que je viens en Russie, lui dit l'Occidental et je n'entends rien à la langue de ces maudits cosaques... C'est bien embêtant.....

— C'est terrible ! renchérit l'autre en roulant des yeux effarés. Ah ! je vous plains... Ici, près de la frontière, on arrive encore à se faire comprendre tant bien que mal. Mais si vous allez plus loin, vous êtes perdu ! Les russes

sont si bêtes !... Vous mourrez de faim, faute de pouvoir commander votre nourriture dans leur vilain patois..... Dans quelles villes, comptez-vous aller ?

— A Kiew, à Shmerinka et à Kishineff..... Je suis représentant d'une maison de commerce de Budapest et je veux essayer de faire des affaires avec la Russie...

— Vous ne ferez pas un kopeck d'affaires si vous ne parlez pas le russe, affirma Baharoff d'un ton catégorique.

Et, d'un air détaché, il ajouta :

— A moins, toutefois, que vous ne trouviez un bon interprète.....

Deux heures plus tard, le misérable montait dans l'express de Kiew avec le représentant de commerce qui s'était laissé persuadé de l'engager comme interprète, domestique, porteur de paquets et homme à tout faire...

Le Hongrois n'eut d'ailleurs pas à s'en repentir car, non seulement, Baharoff fut d'un dévouement absolu, mais il sut faire preuve d'une activité et d'une intelligence peu ordinaire.

Le représentant le prit en affection et le rétribua plus largement car il reconnaissait que, seul, il n'eut pas fait autant d'affaires...

Enfin, après une fructueuse tournée, il proposa à son domestique de l'accompagner à Budapest où il lui procurerait une situation stable.

Ce fut pour le juif polonais le commencement de la fortune.

Deux ans plus tard, il était établi à son compte.

Et, après cinq ans, il s'installait à Vienne dans de somptueux bureaux.

A dater de ce jour sa fortune s'accrut dans des proportions fantastiques ; il était à la fois industriel, banquier, commissionnaire. Il eut des établissements dans

les principales villes d'Europe, d'Amérique où il gagna des centaines de millions...

Entre temps, il avait tenté de retrouver sa femme et sa fille, mais il n'y était pas parvenu...

Les deux malheureuses avaient quitté leur village natal et nul ne pouvait dire où elles étaient allées.

Des années s'étaient passées et Baharoff avait presque oublié ses débuts misérables...

Mais cette nuit....

CHAPITRE DXXI

L'ENSEVELIE.....

Mais cette nuit, tous les souvenirs de sa vie dansaient autour de lui une espèce de danse macabre...

C'étaient de longs fantômes qui s'enlaçaient, le frôlaient, et il semblait au puissant banquier, effondré, la tête entre ses mains, que les ombres des morts revivaient vraiment en cette heure terrible...

Des sifflements, des cris, emplissaient ses oreilles bruisantes...

Et, malgré qu'il eut les yeux clos, malgré qu'il écrasât ses poings sur ses paupières, il voyait, il voyait vraiment une femme, en longue robe blanche, aux longs che-

veux d'or dénoués, qui se dressait vers lui en lui tendant les bras.....

Elle !..... c'était elle, le seul amour de sa vie qui lui tendait les bras et l'appelait...

Elle, qui était au royaume des ombres, elle pour qui il avait été jusqu'au crime...

— Margaret, murmura-t-il, Margaret, est-ce l'heure ?

Du fond de l'ombre, une voix lui répondit — ou bien fut-ce un effet de son imagination ? Il crut entendre :

— Non ! pas encore ! Tu dois encore vivre pour expier.....

Expier ! Comme ce serait long, il avait commis tant de crimes !...

— Souviens-toi ! Souviens-toi ! dit encore la voix hallucinante.

Il se souvenait...

Sa mémoire docile lui représentait ce qui avait été son premier crime, et aussi son seul amour.....

En ce temps-là, il vivait à Londres.....

Lady Margaret Marchmont était incontestablement la plus belle femme de la haute société du Royaume-Uni.

Epouse de Lord Steening Marchmont, Stewart du Domaine Royal de Bonnesbay, elle joignait à un charme personnel remarquable l'attrait exaspérant d'une imprenable vertu.

Dans les milieux bien informés, l'on disait volontiers qu'elle avait eu à subir les assauts répétés du prince de Galles et qu'elle s'en était tirée sans la moindre égratignure.

Tous ses soupirants avaient été découragés l'un après l'autre.....

Un seul cependant, n'avait point désarmé.

C'était le banquier Baharoff qui, à cette époque, était encore dans la force de l'âge.

Bien qu'il n'eût jamais été un Adonis, le puissant fi-

nancier était encore loin d'être devenu le déchet humain qu'il était maintenant et beaucoup de femmes du meilleur monde ne se seraient guère fait prier pour tomber dans ses bras.

Et même Lady Margaret Marchmont avait pour lui une sorte de sympathie affectueuse. Elle admirait en lui le puissant homme d'affaires, doué d'une intellectualité prodigieuse et d'une faculté quasi supernormale de prévoir l'avenir, ce qui lui donnait souvent l'air de modeler les événements à son gré.

Dans les premiers temps, le banquier avait cru qu'en exploitant habilement l'amitié que lui montrait Lady Margaret il aurait pu, à la longue, transformer cette amitié en un sentiment plus tendre.

Mais, il eut beau attendre, avec une patience toute orientale, rien de semblable ne se produisit.

Alors, Baharoff résolut d'employer les grands moyens !

Se souvenant d'une histoire étrange et macabre qu'il avait entendu raconter, bien longtemps auparavant, il décida de mettre à profit les enseignements qu'elle comportait et un beau jour, Lady Marchmont mourut d'une mort étrange et à laquelle les plus grands médecins de Londres eux-mêmes ne comprirent absolument rien.



Depuis deux jours, la belle Margaret gisait dans son tombeau, dans le petit cimetière de Kingston, quand se produisit un fait extraordinaire.

Vers deux heures du matin, par une nuit sans lune, deux hommes vêtus de costumes sombres, vinrent profaner la quiétude de ce paisible cimetière de banlieue.

Se dirigeant sans hésiter vers le mausolée de la famille Steening Marchmont, ils ouvrirent, au moyen de fausses clefs la porte de la petite chapelle qui, à ce moment était encore toute pleine de fleurs dont les monceaux recouvraient le cercueil que l'on avait simplement déposé là en attendant que les travaux de maçonnerie nécessaires furent achevés.

Silencieusement, les deux hommes se mirent en devoir d'écarter les fleurs, puis de dévisser le couvercle de la bière.

Aussitôt que le cercueil s'ouvrit, une bouffée d'air pestilentiel vint les frapper au visage.

Le plus jeune des deux hommes se rejeta en arrière d'un air dégoûté et murmura :

— Nous sommes venus trop tard, monsieur Jackson..... Refermons vite le cercueil.... Le cadavre est déjà entré en décomposition.....

— C'est ce qui vous trompe, répondit froidement le nommé Jackson. C'est précisément cette odeur épouvantable qui a permis à Lady Marchmont de survivre à son inhumation... Elle provient d'un mélange de produits chimiques qui dégage un peu d'oxygène et qui permet, de la sorte une respiration presque suffisante pendant cinq jours.....

— Moi je ne m'y fierais pas ! répliqua l'autre qui était un robuste garçon de vingt ans.

— Ne perdons pas notre temps à bavarder ! ordonna Jackson. Aidez-moi plutôt à la tirer de son cercueil.

Aussitôt les deux hommes se penchèrent et ils saisirent délicatement la morte-vivante qu'ils enveloppèrent dans une ample cape doublée de fourrures.

Ils la déposèrent, our un instant, au bord du sentier et remirent tout en ordre dans la chapelle, puis reprirent leur précieux fardeau.

Le jeune homme se hissa le premier sur le mur, qui,

d'ailleurs, n'était pas bien haut, et s'assit fermement à califourchon sur la crête.

Jackson, qui était doué d'une force herculéenne souleva sans la moindre peine, le corps inerte de Lady Marchmont et le passa à son acolyte.

Puis, à son tour, il escalada la muraille et, quand il fut de l'autre côté, il reprit le mystérieux fardeau et suivi de son compagnon, s'éloigna rapidement se dirigeant vers une voiture qui attendait.

Le cocher qui commençait déjà à être inquiet leur dit aussitôt qu'il les vit :

— Faites vite !... L'agent de police n'est pas loin..... Il vient de passer et il m'a regardé d'un air méfiant...

— Alors, dépêchons-nous ! fit Jackson.

Et aussitôt que le corps eut été déposé dans le fond du landau, l'équipage partit au galop vers le pont de Putney.

Mais au lieu d'entrer dans Londres, la voiture, attelée de deux excellents chevaux, fila du côté du comté de Surrey.

Longtemps, elle roula à travers la campagne enveloppée de ténèbres, puis, finalement, vint s'arrêter dans la cour d'un vieux manoir.

Dès que le landau se fut rangé devant le perron, le financier qui l'avait entendu venir, se porta à la rencontre des mystérieux voyageurs.

— Avez-vous réussi ? demanda-t-il d'un ton anxieux.

— Parfaitement réussi, monsieur ! répondit Jackson. Et nous avons pris soin de tout remettre en ordre dans la chapelle avant de nous retirer.

Avec d'infinies précautions le corps fut transporté à l'intérieur du château et descendu dans une salle souterraine qui avait été aménagée comme une chapelle ardente.

Lady Margaret fut déposée dans une bière ouverte

au milieu des fleurs les plus rares et des cierges allumés et il est certain qu'une personne non avertie, en voyant son visage livide et figé dans une expression hiératique, n'aurait jamais pu deviner qu'elle fut encore en vie.

Baharoff s'approcha et la contempla un bon moment d'un air d'intérêt passionné.

Puis, il se tourna vers ses deux séides et leur dit :

— Vous pouvez vous retirer, maintenant... Si j'ai besoin de vous je vous appellerai.

Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement et sortirent en silence.

Alors, le banquier eût un étrange sourire.

Puis, il se pencha et, de dessous l'étoffe noire qui recouvrait la partie inférieure du catafalque, il retira un coffret recouvert de cuir sombre, comme un écrin.....

Dans ce coffret, il prit une seringue hypodermique de fortes dimensions, munie d'une très longue aiguille et l'examina un instant pour se rendre compte si elle fonctionnait bien.

Satisfait, sans doute, de l'expérience il prit dans le même coffret un flacon qui contenait un puissant remède anti-asthénique.

Soigneusement, il pompa dans le corps de la seringue une certaine quantité du liquide, puis il déposa l'appareil sur le bord du catafalque.

Au moyen d'une paire de ciseaux, il se mit à découper la manche du vêtement dont la pseudo-morte avait été habillée avant d'être ensevelie.

Quand il eût découvert la chair du bras, à laquelle les caractéristiques de la mort donnaient une apparence marmoréenne, il s'attarda encore, durant quelques secondes, dans une muette contemplation.

Enfin il s'empara de nouveau de la seringue, en enfonça résolument l'aiguille dans les muscles du bras de Lady Margaret et poussa le curseur à fond...

Cela fait, il replaça soigneusement l'appareil dans l'écrin qu'il cacha de nouveau sous la draperie du catafalque.

Et presque tout de suite, le miracle s'accomplit...

Tandis que Baharoff, tout tremblant d'une émotion bien compréhensible se tenait penché sur le corps, il vit, avec une joie impossible à traduire, qu'une très légère coloration rosée commençait d'apparaître sur les joues de la superbe créature...

Puis, après une dizaine de minutes les lèvres, jusqu'alors complètement serrées s'écartèrent un tant soit peu et les narines eurent comme un frémissement...

Comme un savant physicien qui, dans le secret de son laboratoire, attend le résultat d'une expérience décisive, le baron observait anxieusement la réapparition successive des signes caractéristiques de la vie.

D'abord, un mouvement nettement visible, encore que très faible, souleva la partie supérieure du thorax et une sorte de soupir s'exhala de la bouche mi-close...

Puis ce fut un battement de paupières, une légère crispation des doigts...

Et tout-à-coup, Lady Margaret ouvrit les yeux !

Durant quelques secondes encore elle demeura immobile, le regard vague, comme une personne qui vient de s'éveiller d'un long et pesant sommeil...

Puis elle remua un peu la tête, poussa un faible gémissement et balbutia :

— Où suis-je ?

La gorge serrée, le banquier se recula un peu, ne jugeant pas à propos de répondre tout de suite...

D'ailleurs le regard de Lady Margaret ne s'était pas encore posé sur lui....